

# MOLIERE

## *Le bourgeois gentilhomme*

[Acte I](#) | [II](#) | [III](#) | [IV](#) | [V](#)

### PERSONNAGES

M. JOURDAIN, *bourgeois.*

MADAME JOURDAIN, *sa femme.*

DORANTE, *comte, amant de Dorimène.*

DORIMÈNE, *marquise.*

LUCILE, *fille de M. Jourdain.*

NICOLE, *servante.*

CLÉONTE, *amoureux de Lucile.*

COVIELLE, *valet de Cléonte.*

MAÎTRE DE MUSIQUE

ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE

MAITRE À DANSER

MAITRE D'ARMES

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

MAÎTRE TAILLEUR

GARÇON TAILLEUR

DEUX LAQUAIS

## ACTE PREMIER

*L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments; et dans le milieu du théâtre on voit un élève du maître de musique qui compose sur une table un air que le Bourgeois a demandé pour une sérénade.*

### SCÈNE PREMIÈRE — MAITRE DE MUSIQUE, MAÎTRE À DANSER, TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS, QUATRE DANSEURS.

MAÎTRE DE MUSIQUE, *parlant à ses musiciens*. — Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

MAÎTRE À DANSER, *parlant aux danseurs*. — Et vous aussi, de ce côté.

MAÎTRE DE MUSIQUE, *à l'élève*. — Est-ce fait?

L'ÉLÈVE. — Oui.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Voyons... Voilà qui est bien.

MAÎTRE À DANSER. — Est-ce quelque chose de nouveau?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Oui, c'est un air pour une sérénade que je vous ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

MAÎTRE À DANSER. — Peut-on voir ce que c'est?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

MAÎTRE À DANSER. — Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il est vrai. Nous avons trouvé

ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

MAÎTRE À DANSER. — Non pas entièrement; et je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

MAÎTRE À DANSER. — Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essayer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage et, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquisées que des louanges éclairées.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contresens; mais son argent redresse les jugements de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnayées; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

MAÎTRE À DANSER. — Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu

trop sur l'argent; et l'intérêt est quelque chose de si bas qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous recevez fort bien pourtant argent que notre homme vous donne.

MAÎTRE À DANSER. — Assurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

MAÎTRE À DANSER. — Le voilà qui vient.

**SCÈNE II [ACTE I] — M. JOURDAIN,  
*en robe de chambre et bonnet de nuit,*  
DEUX LAQUAIS, MAITRE DE MUSIQUE,  
MAITRE À DANSER, VIOLONS,  
MUSICIENS ET DANSEURS.**

M. JOURDAIN. — Hé bien, messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

MAÎTRE À DANSER. — Comment? Quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN. — Eh! là... Comment appelez-vous cela? Votre prologue, ou dialogue de chansons et de danse.

MAITRE À DANSER. — Ah! ah!

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN. — Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité, et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN. — Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

MAÎTRE À DANSER. — Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN. — Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN. — Je me suis fait faire cette indienne-ci.

MAÎTRE À DANSER. — Elle est fort belle.

M. JOURDAIN. — Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Cela vous sied à merveille.

M. JOURDAIN. — Laquais, holà! mes deux laquais.

PREMIER LAQUAIS. — Que voulez-vous, monsieur?

M. JOURDAIN. — Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*Aux deux maîtres.*) Que dites-vous de mes livrées?

MAÎTRE À DANSER. — Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN. — (*Il entrouvre sa robe et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.*) Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il est galant.

M. JOURDAIN. — Laquais!

PREMIER LAQUAIS. — Monsieur?

M. JOURDAIN. — L'autre laquais!

SECOND LAQUAIS. — Monsieur?

M. JOURDAIN, *ôtant sa robe de chambre*. — Tenez ma robe. (*Aux deux maîtres.*) Me trouvez-vous bien comme cela?

MAÎTRE À DANSER. — Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN. — Voyons un peu votre affaire.

MAITRE DE MUSIQUE. — Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air (*montrant son élève*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. JOURDAIN. — Oui, mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

MAITRE DE MUSIQUE. - *Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.*

M. JOURDAIN, *à ses laquais*. — Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non, redonnez-la moi, cela ira mieux.

MUSICIEN *chantant*.

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,  
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis  
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,  
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

M. JOURDAIN. — Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN. — On m'en apprend un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... Là... Comment est-ce qu'il dit?

MAÎTRE À DANSER. — Par ma foi, je ne sais.

M. JOURDAIN. — Il y a du mouton dedans.

MAÎTRE À DANSER. — Du mouton?

M. JOURDAIN. — Oui. Ah! (*M. Jourdain chante.*)

Je croyais Jeanneton  
Aussi douce que belle;  
Je croyais Jeanneton  
Plus douce qu'un mouton.

Hélas! Hélas!  
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle  
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Le plus joli du monde.

MAÎTRE À DANSER. — Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN. — C'est sans avoir appris la musique.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

MAÎTRE À DANSER. — Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURDAIN. — Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. — Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre : car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — La philosophie est quelque chose; mais la musique, monsieur, la musique...

MAÎTRE À DANSER. — La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique.

MAÎTRE À DANSER. — Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Sans la musique, un État ne peut subsister.

MAÎTRE À DANSER. — Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

MAÎTRE À DANSER. — Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. JOURDAIN. Comment cela?

MAÎTRE DE MUSIQUE. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. JOURDAIN. — Cela est vrai.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Et, si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

M. JOURDAIN. — Vous avez raison.

MAÎTRE À DANSER. — Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : « Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire »?

M. JOURDAIN. — Oui, on dit cela.



MAÎTRE À DANSER. — Et faire un mauvais pas peut-il  
procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

M. JOURDAIN. — Cela est vrai, et vous avez raison tous  
deux.

MAÎTRE À DANSER. — C'est pour vous faire voir  
l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. JOURDAIN. — Je comprends cela, à cette heure.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Voulez-vous voir nos deux  
affaires?

M. JOURDAIN. — Oui.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Je vous l'ai déjà dit, c'est un  
petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que  
peut exprimer la musique.

M. JOURDAIN. — Fort bien.

MAÎTRE DE MUSIQUE, *aux musiciens*. — Allons, avancez.  
(*A M. Jourdain.*) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en  
bergers.

M. JOURDAIN. — Pourquoi toujours des bergers'? On ne  
voit que cela partout.

MAÎTRE À DANSER. — Lorsqu'on a des personnes à faire  
parler en musique, il faut bien que pour la vraisemblance on  
donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté  
aux bergers; et il n'est guère naturel en dialogue que des  
princes ou des bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN. — Passe, passe. Voyons.

## DIALOGUE EN MUSIQUE UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS

### MUSICIENNE

Un coeur, dans l'amoureux empire,  
De mille soins est toujours agité :  
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;  
Mais quoi qu'on puisse dire,  
Il n'est rien de si doux que notre liberté

PREMIER MUSICIEN

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs  
Qui font vivre deux coeurs Dans une même envie :  
On ne peut être heureux sans amoureux désirs;  
Otez l'amour de la vie, Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN

Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,  
Si l'on trouvait en amour de la foi,  
Mais, hélas! ô rigueur cruelle!  
On ne voit point de bergère fidèle;  
Et ce sexe inconstant trop indigne du jour,  
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN

Aimable ardeur;

MUSICIENNE

Franchise heureuse!

SECOND MUSICIEN

Sexe trompeur!

PREMIER MUSICIEN

Que tu m'es précieuse!

MUSICIENNE

Que tu plais à mon coeur!

SECOND MUSICIEN

Que tu me fais d'horreur!

PREMIER MUSICIEN

Ah! quitte, pour aimer,  
Cette haine mortelle!

MUSICIENNE

On peut, on peut te montrer  
Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN

Hélas! où la rencontrer?

MUSICIENNE

Pour défendre notre gloire,

Je te veux offrir mon coeur.

SECOND MUSICIEN  
Mais bergère, puis-je croire  
Qu'il ne sera point trompeur?

MUSICIENNE  
Voyons par expérience  
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN  
Qui manquera de constance,  
Le puissent perdre les dieux!

TOUS TROIS ENSEMBLE  
A des ardeurs si belles  
Laissons-nous enflammer;  
Ah! qu'il est doux d'aimer,  
Quand deux coeurs sont fidèles.

M. JOURDAIN. — Est-ce tout?

MAITRE DE MUSIQUE. — Oui.

M. JOURDAIN. — Je trouve cela bien troussé; et il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

MAÎTRE À DANSER. — Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

M. JOURDAIN. — Sont-ce encore des bergers?

MAITRE À DANSER. — C'est ce qu'il vous plaira. (*Aux danseurs.*) Allons.

ENTRÉE DE BALLET

*(Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le maître à danser leur commande; et cette danse fait le premier intermède.)*

## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE — M. JOURDAIN, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE À DANSER, LAQUAIS.

M. JOURDAIN. — Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

M. JOURDAIN. — C'est pour tantôt au moins; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

MAÎTRE À DANSER. — Tout est prêt.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Au reste, monsieur, ce n'est pas assez, il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis, ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN. — Est-ce que les gens de qualité en ont?

MAITRE DE MUSIQUE. — Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. — J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

MAITRE DE MUSIQUE. — Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un tiorbe et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN. — Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURDAIN. — Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN. — Mais surtout que le ballet soit beau,

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN. — Ah! les menuets sont ma danse. et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

MAÎTRE À DANSER. — Un chapeau, monsieur, s'il vous plaît. (*M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.*) La, la, la;

- La, la, la, la, la, la; — La, la, la, *bis*; - La, la, la; — La, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; — La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

M. JOURDAIN. — Euh?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN. — A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise; j'en aurai besoin tantôt.

MAÎTRE À DANSER. — Une révérence pour saluer une marquise?

M. JOURDAIN. — Oui, une marquise qui s'appelle Dorimène.

MAÎTRE À DANSER. — Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN. — Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

MAÎTRE À DANSER. — Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN. — Faites un peu. (*Après que le maître à danser a fait trois révérences.*) Bon!

LE LAQUAIS. — Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN. — Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (*Au maître de musique et au maître à danser.*) Je veux que vous me voyiez faire.

**SCÈNE II [ACTE II] — MAITRE D'ARMES,  
MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE À DANSER,  
M. JOURDAIN.**

UN LAQUAIS, *tenant deux fleurets*

MAÎTRE D'ARMES, *après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais et en avoir présenté un à M. Jourdain.* — Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'oeil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi, l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi, l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une,

deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, monsieur, en garde!

*(Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes en lui disant : « En garde! »)*

M. JOURDAIN. — Euh?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous faites des merveilles.  
MAÎTRE D'ARMES. — Je vous l'ai déjà dit; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses : à donner et à ne point recevoir; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement de poignet, ou en dedans ou en dehors.

M. JOURDAIN. — De cette façon donc, un homme, sans avoir du coeur, est sûr de tuer son homme et de n'être point tué?

MAÎTRE D'ARMES. — Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration?

M. JOURDAIN. — Oui.

MAÎTRE D'ARMES. — Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération, nous autres, nous devons être dans un État, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

MAÎTRE À DANSER. — Tout beau! monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

MAÎTRE D'ARMES. — Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

MAÎTRE À DANSER. — Voyez un peu l'homme d'importance!

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Voilà un plaisant animal avec son plastron!

MAÎTRE D'ARMES. — Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

MAÎTRE À DANSER. — Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. JOURDAIN, au maître à danser. — Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

MAÎTRE À DANSER. — Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte.

M. JOURDAIN, au maître à danser. — Tout doux, vous dis-je.

MAÎTRE D'ARMES, au maître à danser. — Comment? petit impertinent!

M. JOURDAIN. — Eh! mon maître d'armes.

MAÎTRE À DANSER, au maître d'armes. — Comment? grand cheval de carrosse!

M. JOURDAIN. — Eh! mon maître à danser.

MAÎTRE D'ARMES. — Si je me jette sur vous...

M. JOURDAIN, au maître d'armes. — Doucement.

MAÎTRE À DANSER. — Si je mets sur vous la main...

M. JOURDAIN, au maître à danser. — Tout beau.

MAÎTRE D'ARMES. — Je vous étrillerai d'un air...

M. JOURDAIN, au maître d'armes. — De grâce ...

MAÎTRE À DANSER. — Je vous rosserai d'une manière ...

M. JOURDAIN, au maître à danser. — Je vous prie...

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.



M. JOURDAIN, au maître de musique. — Mon Dieu, arrêtez-vous.

**SCÈNE III [ACTE II] — MAITRE DE PHILOSOPHIE,  
MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE À DANSER,  
MAITRE D'ARMES, M. JOURDAIN,  
LAQUAIS.**

M. JOURDAIN. — Holà! monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, messieurs?

M. JOURDAIN. — Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures et vouloir en venir aux mains.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Hé quoi! messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

MAÎTRE À DANSER. — Comment! Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

MAÎTRE D'ARMES. — Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

MAÎTRE À DANSER. — Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

MAÎTRE D'ARMES. — Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin!

MAÎTRE D'ARMES. — Allez, philosophe de chien!

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Allez, bélièvre' de pédant!

MAÎTRE À DANSER. — Allez, cuistre fieffé!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Comment! marauds que vous êtes...

*(Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.)*

M. JOURDAIN. — Monsieur le philosophe!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Infâmes! coquins! insolents!

M. JOURDAIN. — Monsieur le philosophe!

MAÎTRE D'ARMES. — La peste l'animal!

M. JOURDAIN. — Messieurs.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Impudents!

M. JOURDAIN. — Monsieur le philosophe!

MAÎTRE À DANSER. — Diantre soit de l'âne bêté!

M. JOURDAIN. — Messieurs.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Scélérats!

M. JOURDAIN. — Monsieur le philosophe!

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Au diable l'impertinent!

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Fripons! gueux! traîtres!  
imposteurs!

M. JOURDAIN. — Monsieur le philosophe, messieurs,  
monsieur le philosophe, messieurs, monsieur le philosophe!...  
(*Ils sortent en se battant.*) Oh! battez-vous tant qu'il vous  
plaira, je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gêner ma robe  
pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi  
eux pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

**SCÈNE IV [ACTE II] — MAÎTRE DE PHILOSOPHIE,  
M. JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.**

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *en raccommodant son collet.*  
Venons à notre leçon.

M. JOURDAIN. — Ah! monsieur, je suis fâché des coups  
qu'ils vous ont donnés.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Cela n'est rien. Un  
philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais  
composer contre eux une satire du style de Juvénal qui les  
déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous  
apprendre?

M. JOURDAIN. — Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les  
envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma  
mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences,  
quand j'étais jeune.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Ce sentiment est raisonnable. *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute?

M. JOURDAIN. — Oui, mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Cela veut dire que sans la science la vie est presque une image de la mort.

M. JOURDAIN. — Ce latin-là a raison.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN. — Oh! oui, je sais lire et écrire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que cette logique?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN. — Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures. *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipon, etc.*

M. JOURDAIN. — Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN. — La morale?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Oui...

M. JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. JOURDAIN. — Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables; et, il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon saoul, quand il m'en prend envie.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés du corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN. — Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN. — Apprenez-moi l'orthographe.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Très volontiers.

M. JOURDAIN. — Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN. — J'entends tout cela.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. JOURDAIN. — A, A, oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

M. JOURDAIN. — A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

M. JOURDAIN. — A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

M. JOURDAIN. — O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN. — O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

M. JOURDAIN. U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue, d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sautiez lui dire que U.

M. JOURDAIN. — U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN. — Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

M. JOURDAIN. — DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — FA, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

M. JOURDAIN. — FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal! MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte, qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, ra.

M. JOURDAIN. — R, r, ra; R, r, r, r, r, ra. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, r, r, ra.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN. — Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Fort bien.

M. JOURDAIN. — Cela sera galant, oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN. — Non, non, point de vers.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN. — Non, je ne veux ni prose ni vers.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN. — Pourquoi?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN. — Il n'y a que la prose ou les vers?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Non, monsieur: tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN. — Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — De la prose.

M. JOURDAIN. — Quoi! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. — Par ma foi! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour », mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que ce fût tourné gentiment.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre coeur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN. — Non, non, non, je ne veux point tout cela; je ne veux que ce que je vous ai dit : « Belle marquise, vos



beaux yeux me font mourir d'amour. »

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN. — Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » Ou bien : « D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux. » Ou bien : « Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir. » Ou bien : « Mourir »

M. JOURDAIN. — Est-ce qu'il faut dire cela?

MAÎTRE TAILLEUR. — Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN. — Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas?

MAÎTRE TAILLEUR. — Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. — Oh! voilà qui est donc bien.

MAÎTRE TAILLEUR. — Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

M. JOURDAIN. — Non, non.

MAÎTRE TAILLEUR. — Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN. — Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aïlle bien?

MAÎTRE TAILLEUR. — Belle demande! Je défie un peintre avec son pinceau de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, est le plus grand génie du monde; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

M. JOURDAIN. — La perruque et les plumes sont-elles

comme il faut?

MAITRE TAILLEUR. — Tout est bien.

M. JOURDAIN, *en regardant l'habit du tailleur*. — Ah! ah! monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAÎTRE TAILLEUR. — C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN. — Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

MAÎTRE TAILLEUR. — Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURDAIN. — Oui, donnez-le moi.

MAÎTRE TAILLEUR. — Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres. Mettez cet habit à monsieur de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

*(Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, et deux autres la camisole, puis ils lui mettent son habit neuf; et Monsieur Jourdain se promène entre eux et leur montre son habit pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie.)*

GARÇON TAILLEUR. — Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN. — Comment m'appellez-vous?

GARÇON TAILLEUR. — Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN. — « Mon gentilhomme! » Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité! Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « Mon gentilhomme. » *(Donnant de l'argent.)* Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme ».

GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN. « Monseigneur! » oh! oh! « Monseigneur! » Attendez, mon ami. « Monseigneur » mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ». Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

M. JOURDAIN. — « Votre Grandeur! » oh! oh! oh! Attendez, ne vous en allez pas. A moi « Votre Grandeur »! (*Bas, à part.*) Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. (*Haut.*) Tenez, voilà pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités. M. JOURDAIN. — Il a bien fait, je lui allais tout donner.

*(Les quatre garçons tailleurs se réjouissent par une danse, qui fait le second intermède.)*

### ACTE III

#### SCÈNE PREMIÈRE — M. JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN. — Suivez-moi, que j'aie un peu montrer mon habit par la ville; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS. — Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. — Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCÈNE II [ACTE III] — NICOLE, M. JOURDAIN,  
DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN. — Nicole!

NICOLE. — Plaît-il?

M. JOURDAIN. — Écoutez.

NICOLE. — Hi, hi, hi, hi, hi!

M. JOURDAIN. — Qu'as-tu à rire?

NICOLE. — Hi, hi, hi, hi, hi, hi!

M. JOURDAIN. — Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE. — Hi, hi, hi! Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi!

M. JOURDAIN. — Comment donc?

NICOLE. — Ah! ah! mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi!

M. JOURDAIN. — Quelle friponne est-ce là? Te moques-tu de moi?

NICOLE. — Nenni, monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi!

M. JOURDAIN. — Je te baillerais sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE. — Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi!

M. JOURDAIN. — Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE. — Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi!

M. JOURDAIN. — Mais voyez quelle insolence!

NICOLE. — Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi!

M. JOURDAIN. — Je te...

NICOLE. — Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi!

M. JOURDAIN. — Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE. — Hé bien, monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN. — Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoies...

NICOLE. — Hi, hi!

M. JOURDAIN. — Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE. — Hi, hi!

M. JOURDAIN. — Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE. — Hi, hi!

M. JOURDAIN. — Encore?

NICOLE, *tombant à force de rire*. — Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi!

M. JOURDAIN. — J'enrage!

NICOLE. — De grâce, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi!

M. JOURDAIN. — Si je te prends...

NICOLE. — Monsieur... euh, je crèverai... ah, si je ne ris. Hi, hi, hi!

M. JOURDAIN. — Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE. — Que voulez-vous que je fasse, monsieur?

M. JOURDAIN. — Que tu songes, coquine, à préparer ma

maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE, *se relevant*. — Ah! par ma foi, je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN. — Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE. — Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

**SCÈNE III [ACTE III] — MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.**

MADAME JOURDAIN. — Ah! ah! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

M. JOURDAIN. — Il n'y a que des sots et des sottés, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN. — Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN. — Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

MADAME JOURDAIN. — Tout ce monde-là est un monde qui a raison et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons ou de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE. — Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans

tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos beaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. JOURDAIN. — Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

MADAME JOURDAIN. — Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez?

NICOLE. — Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battements de pieds, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle.

M. JOURDAIN. — Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MADAME JOURDAIN. — Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE. — Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURDAIN. — Taisez-vous, vous dis-je; vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME JOURDAIN. — Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN. — Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE. — J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. JOURDAIN. — Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MADAME JOURDAIN. — N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge?

M. JOURDAIN. — Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège.

NICOLE. — Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN. — Sans doute.

MADAME JOURDAIN. — Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. JOURDAIN. — Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. (*A Madame Jourdain.*) Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

MADAME JOURDAIN. — Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN. — Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici?

MADAME JOURDAIN. — Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. JOURDAIN. — Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande : Ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

MADAME JOURDAIN. — Des chansons.

M. JOURDAIN. — Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

MADAME JOURDAIN. — Hé bien?

M. JOURDAIN. — Comment est-ce que cela s'appelle?

MADAME JOURDAIN. — Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. JOURDAIN. — C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN. — De la prose?

M. JOURDAIN. — Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers; et tout ce qui n'est point vers n'est point prose. Heu! voilà ce que c'est d'étudier. (*A Nicole.*) Et toi,



sais-tu bien comment il faut faire pour dire un U?

NICOLE. — Comment?

M. JOURDAIN. — Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE. — Quoi?

M. JOURDAIN. — Dis un peu U, pour voir.

NICOLE. — Hé bien, U.

M. JOURDAIN. — Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE. — Je dis U.

M. JOURDAIN. — Oui; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE. — Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN. — O l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas : U, vois-tu? Je fais la moue : U.

NICOLE. — Oui, cela est beau.

MADAME JOURDAIN. — Voilà qui est admirable.

M. JOURDAIN. — C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là?

NICOLE. — De quoi est-ce que tout cela guérit?

M. JOURDAIN. — J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN. — Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE. — Et surtout ce grand escogriffe de maître

d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN. — Ouais! ce maître d'armes vous tient fort au coeur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. *(Il fait apporter les fleurets et en donne un à Nicole.)* Tiens. Raison démonstrative. La ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un peu pour voir.

NICOLE. — Hé bien, quoi? *(Nicole lui pousse plusieurs coups.)*

M. JOURDAIN. — Tout beau! Holà! oh! doucement! Diantre soit la coquine!

NICOLE. — Vous me dites de pousser.

M. JOURDAIN. — Oui; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN. — Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOURDAIN. — Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement : et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN. — Çamon vraiment! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné...

M. JOURDAIN. — Paix! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez; un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité qui m'appelle son cher ami et me traite comme si j'étais son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN. — Oui, il a des bontés pour vous et vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN. — Hé bien! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? Et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?

MADAME JOURDAIN. — Et ce seigneur, que fait-il pour vous?

M. JOURDAIN. Des choses dont on serait étonné si on les savait.

MADAME JOURDAIN. — Et quoi?

M. JOURDAIN. — Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN. — Oui. Attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN. — Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

MADAME JOURDAIN. — Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN. — Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN. — Chansons!

M. JOURDAIN. — Ouais! vous êtes bien obstinée, ma femme; je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN. — Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

M. JOURDAIN. — Taisez-vous. Le voici.

MADAME JOURDAIN. — Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; et il me semble que j'ai dîné, quand je le vois.

M. JOURDAIN. — Taisez-vous, vous dis-je.

**SCÈNE IV [ACTE III] — DORANTE, M. JOURDAIN,  
MADAME JOURDAIN, NICOLE.**

DORANTE. — Mon cher ami, monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

M. JOURDAIN. — Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE. — Et madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN. — Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE. — Comment! monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!

M. JOURDAIN. — Vous voyez.

DORANTE. — Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN. — Hai! Hai!

MADAME JOURDAIN, à part. — Il le gratte par où il se démange. DORANTE. — Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN, à part. — Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE. — Ma foi, monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du roi.

M. JOURDAIN. — Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. (*A Madame Jourdain.*) Dans la chambre du roi!

DORANTE. — Allons, mettez.

M. JOURDAIN. — Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE. — Mon Dieu, mettez; point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN. — Monsieur

DORANTE. — Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain; vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN. — Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE. — Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN, *se couvrant*. — J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE. — Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN, *à part*. — Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE. — Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

M. JOURDAIN. — Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE. — Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN. — Je n'en doute point, monsieur.

DORANTE. — Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain*. — Hé bien! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE. — Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain*. — Je vous le disais bien.

DORANTE. — Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain*. — Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE. — Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

M. JOURDAIN. — Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE. — Cela est vrai.

M. JOURDAIN. — Une autre fois, six-vingts.

DORANTE. — Oui.

M. JOURDAIN. — Et une fois, cent quarante.

DORANTE. — Vous avez raison.

M. JOURDAIN. — Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE. — Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOURDAIN. — Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE. — Justement.

M. JOURDAIN. — Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE. — Il est vrai.

M. JOURDAIN. — Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

DORANTE. — Fort bien. Douze sols huit deniers; le compte est juste.

M. JOURDAIN. — Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DoRANTE. — Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

M. JOURDAIN. — Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE. — Somme totale est juste : quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain*. — Hé bien, ne l'avais-je pas bien deviné?

M. JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain*. — Paix!

DORANTE. — Cela vous incommodera-t-il de me donner ce que je vous dis?

M. JOURDAIN. — Eh, non!

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain*. — Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain*. — Taisez-vous!

DORANTE. — Si cela vous incommode, j'enverrai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN. — Non, monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain*. — Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain*. — Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE. — Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN. — Point, monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain*. — C'est un vrai

enjôleux.

M. JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain.* — Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* — Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain.* — Vous tairez-vous?

DORANTE. — J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

M. JOURDAIN. — C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* — Quoi! vous allez encore lui donner cela?

M. JOURDAIN, *bas à Mme Jourdain.* — Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi?

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* — Allez, vous êtes une vraie dupe.

### SCÈNE V [ACTE III] — DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE

DORANTE. — Vous me semblez toute mélancolique.  
Qu'avez-vous, madame Jourdain?

MADAME JOURDAIN. — J'ai la tête plus grosse que le poing, et elle n'est pas enflée.

DORANTE. — Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point?

MADAME JOURDAIN. — Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE. — Comment se porte-t-elle?



MADAME JOURDAIN. — Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE. — Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le roi?

MADAME JOURDAIN. — Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE. — Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MADAME JOURDAIN. — Tredame! monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépète, et la tête lui grouille-t-elle déjà?

DORANTE. — Ah! ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

**SCÈNE VI [ACTE III] — M. JOURDAIN,  
MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.**

M. JOURDAIN, à *Dorante*. — Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE. — Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

M. JOURDAIN. — Je vous suis trop obligé.

DORANTE. — Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN. — Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, *bas à M. Jourdain*. — Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas, et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN. — Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE. — Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part : mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN. — Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE. — Merveilleux; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN. — Plût au ciel.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole*. — Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE. — Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN. — Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE. — Vous moquez-vous? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? Et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait?

M. JOURDAIN. — Oh! assurément, et de très grand coeur.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole*. — Que sa présence me pèse sur les épaules!

DORANTE. — Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami; et, lorsque vous me fîtes confiance de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-

même à servir votre amour.

M. JOURDAIN. — Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole*. — Est-ce qu'il ne s'en ira point!

NICOLE. — Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE. — Vous avez pris le bon biais pour toucher son coeur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN. — Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son coeur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole*. — Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE. — Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

M. JOURDAIN. — Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma soeur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE. — Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. *Il* est de mon invention, et, pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN *s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet*. — Ouais! vous êtes bien impertinente! (*A Dorante.*) Sortons, s'il vous plaît.

**SCÈNE VII [ACTE III] — MADAME JOURDAIN,  
NICOLE.**

NICOLE. — Ma foi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN. — Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE. — En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments : car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN. — Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure, il me vienne trouver pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE. — J'y cours, madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir une commission plus agréable. (*Seule.*) Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

**SCÈNE VIII [ACTE III] — CLÉONTE, COVIELLE,  
NICOLE.**

NICOLE, à *Cléonte*. — Ah! vous voilà tout à propos. Je suis ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE. — Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE. — Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE. — Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE. — Quel vertigo est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE. — Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons, vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE. — Quoi? tu me viens aussi...

COVIELLE. — Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE, *à part*. — Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

### SCÈNE IX [ACTE III] — CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE. — Quoi! traiter un amant de la sorte? et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants?

COVIELLE. — C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE. — Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon coeur vit tout en elle : et voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables; je la rencontre par hasard; mon coeur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage; je vole avec ravissement vers elle; et l'infidèle détourne de moi ses regards et passe brusquement comme si de sa vie elle ne

m'avait vu!

COVIELLE. — Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE. — Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE. — Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLÉONTE. — Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes!

COVIELLE. — Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans- sa cuisine!

CLÉONTE. — Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

COVIELLE. — Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

CLÉONTE. — Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même!

COVIELLE. — Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

CLÉONTE. — Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE. — Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLÉONTE. — C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE. — C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE. — Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE. — Moi, monsieur? Dieu m'en garde!

CLÉONTE. — Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE. — N'ayez pas peur.

CLÉONTE. — Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE. — Qui songe à cela?

CLÉONTE. — Je veux contre elle conserver mon ressentiment et rompre ensemble' tout commerce.

COVIELLE. — J'y consens.

CLÉONTE. — Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE. — C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

CLÉONTE. — Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE. — Elle, monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pirapesouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE. — Cela est vrai, elle a les yeux petits, mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE. — Elle a la bouche grande.

CLÉONTE. — Oui; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE. — Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE. — Non; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE. — Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

CLÉONTE. — Il est vrai; mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les coeurs.

COVIELLE. — Pour de l'esprit...

CLÉONTE. — Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE. — Sa conversation...

CLÉONTE. — Sa conversation est charmante.

COVIELLE. — Elle est toujours sérieuse...

CLÉONTE. Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE. — Mais enfin elle est capricieuse autant que personne au monde.

CLÉONTE. — Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord, mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE. — Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE. — Moi, j'aimerais mieux mourir; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE. — Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉONTE. — C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon coeur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.



SCÈNE X [ACTE III] — CLÉONTE, LUCILE,  
COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, à *Lucile*. — Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE. — Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis.  
Mais le voilà.

CLÉONTE, à *Covielle*. — Je ne veux pas seulement lui  
parler.

COVIELLE. — Je veux vous imiter.

LUCILE. — Qu'est-ce donc, Cléonte? qu'avez-vous?

NICOLE. — Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE. — Quel chagrin vous possède?

NICOLE. — Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE. — Êtes-vous muet, Cléonte?

NICOLE. — As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE. — Que voilà qui est scélérat!

COVIELLE. — Que cela est Judas!

LUCILE. — Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé  
votre esprit.

CLÉONTE, à *Covielle*. — Ah! ah! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE. — Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la  
chèvre.

COVIELLE, à *Cléonte*. — On a deviné l'enclouure.

LUCILE. — N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de  
votre dépit?

CLÉONTE. — Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et  
j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous

pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine sans doute à vaincre l'amour que j'ai pour vous; cela me causera des chagrins. Je souffrirai un temps; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le coeur que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

COVIELLE, à *Nicole*. — « Queussi queumi. »

LUCILE. — Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE, *voulant s'en aller pour éviter Lucile*. — Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE, à *Covielle*. — Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE, *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole*. — Je ne veux rien entendre...

LUCILE, *suivant Cléonte*. — Sachez que ce matin...

CLÉONTE, *marchant toujours sans regarder Lucile*. — Non, vous dis-je.

NICOLE, *suivant Covielle*. — Apprends que...

COVIELLE, *marchant aussi sans regarder Nicole*. — Non, traîtresse.

LUCILE. — Écoutez.

CLÉONTE. — Point d'affaire.

NICOLE. — Laisse-moi dire.

COVIELLE. — Je suis sourd.

LUCILE. — Cléonte!

CLÉONTE. — Non.

NICOLE. — Covielle!

COVIELLE. — Point.

LUCILE. — Arrêtez.

CLÉONTE. — Chansons!

NICOLE. — Entends-moi.

COVIELLE. — Bagatelles!

LUCILE. — Un moment.

CLÉONTE. — Point du tout.

NICOLE. — Un peu de patience.

COVIELLE. — Tarare.

LUCILE. — Deux paroles.

CLÉONTE. — Non, c'en est fait.

NICOLE. — Un mot.

COVIELLE. — Plus de commerce.

LUCILE, *s'arrêtant*. — Hé bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE, *s'arrêtant aussi*. — Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE, *se tournant vers Lucile*. — Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE, *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte*. — Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE, *se tournant vers Nicole*. — Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE, *s'en allant aussi pour éviter Covielle*. — Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE, *suivant Lucile*. — Dites-moi.

LUCILE, *marchant toujours sans regarder Cléonte.* — Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE, *suisant Nicole.* — Conte-moi.

NICOLE, *marchant aussi sans regarder Covielle.* — Non, je ne conte rien.

CLÉONTE. — De grâce.

LUCILE. — Non, vous dis-je.

COVIELLE. — Par charité.

NICOLE. — Point d'affaire.

CLÉONTE. — Je vous en prie.

LUCILE. — Laissez-moi.

COVIELLE. — Je t'en conjure.

NICOLE. — Ote-toi de là.

CLÉONTE. — Lucile!

LUCILE. — Non.

COVIELLE. — Nicole!

NICOLE. — Point.

CLÉONTE. — Au nom des dieux !

LUCILE. — Je ne veux pas.

COVIELLE. — Parle-moi.

NICOLE. — Point du tout.

CLÉONTE. — Éclaircissez mes doutes.

LUCILE. — Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE. — Guéris-moi l'esprit.

NICOLE. — Non, il ne me plaît pas.

CLÉONTE. — Hé bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE, à *Nicole*. — Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE, à *Cléonte, qui veut sortir*. — Cléonte!

NICOLE, à *Covielle, qui veut sortir*. — Covielle!

CLÉONTE, *s'arrêtant*. — Eh?

COVIELLE, *s'arrêtant aussi*. — Plaît-il?

LUCILE. — Où allez-vous?

CLÉONTE. — Où je vous ai dit.

COVIELLE. — Nous allons mourir.

LUCILE. — Vous allez mourir, Cléonte?

CLÉONTE. — Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE. — Moi, je veux que vous mouriez?

CLÉONTE. — Oui, vous le voulez.

LUCILE. — Qui vous le dit?

CLÉONTE, *s'approchant de Lucile*. — N'est-ce pas le vouloir que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE. —>\_\_ Est-ce ma faute? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la seule approche d'un homme déshonore une fille? qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE, à *Covielle*. — Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE. — Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE, à *Nicole*. — Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE, à *Cléonte*. — Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE, à *Covielle*. — C'est la chose comme elle est.

COVIELLE, à *Cléonte*. — Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE. — Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur, et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE. — Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

**SCÈNE XI [ACTE III] — MADAME JOURDAIN,  
CLÉONTE,  
LUCILE, COVIELLE, NICOLE.**

MADAME JOURDAIN. — Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE. — Ah! madame, que cette parole m'est douce et qu'elle flatte mes désirs! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse?

**SCÈNE XII [ACTE III] — M. JOURDAIN,  
MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE,  
COVIELLE, NICOLE.**

CLÉONTE. — Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps.

Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN. — Avant que de vous rendre réponse, monsieur. Je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE. — Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais avec tout cela je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN. — Touchez là, monsieur. Ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE. — Comment?

M. JOURDAIN. — Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous dire avec votre gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de Saint-Louis?

M. JOURDAIN. — Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN. — Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

M. JOURDAIN. — Voilà pas le coup de langue!

MADAME JOURDAIN. — Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien? M. JOURDAIN. - Peste

soit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN. — Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre', et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE. — Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN, à *Nicole*. — Taisez-vous, impertinente! vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN. — Marquise!

M. JOURDAIN. — Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN. — Hélas! Dieu m'en garde!

M. JOURDAIN. — C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN. — C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand-maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand'dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? C'est la fille de monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous : elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà; et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent, ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »



M. JOURDAIN. — Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

**SCÈNE XIII [ACTE III] — MADAME JOURDAIN,  
CLÉONTE,  
LUCILE, NICOLE, COVIELLE.**

MADAME JOURDAIN. — Cléonte, ne perdez point courage encore. (*A Lucile.*) Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

**SCÈNE XIV [ACTE III] — CLÉONTE, COVIELLE.**

COVIELLE. — Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentiments.

CLÉONTE. — Que veux-tu? J'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne saurait vaincre.

COVIELLE. — Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères?

CLÉONTE. - Tu as raison; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire preuve de noblesse pour être gendre de monsieur Jourdain.

COVIELLE, riant. — Ah! ah! ah!

CLÉONTE. — De quoi ris-tu?

COVIELLE. — D'une pensée qui me vient pour jouer notre

homme et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE. — Comment?

COVIELLE. — L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE. — Quoi donc?

COVIELLE. — Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie; mais, avec lui, on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y jouer son rôle à merveille, à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE. — Mais apprends-moi...

COVIELLE. — Je vais vous instruire de tout; retirons-nous, le voilà qui revient.

### SCÈNE XV [ACTE III] — M. JOURDAIN, *seul*.

M. JOURDAIN. — Que diable est-ce là? Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher, et moi je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs; il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main et être né comte ou marquis.

### SCÈNE XVI [ACTE III] — M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LAQUAIS. — Monsieur, voici monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main.

M. JOURDAIN. — Hé! mon Dieu, j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

**SCÈNE XVII [ACTE III] — DORIMÈNE, DORANTE,  
LAQUAIS.**

LAQUAIS. — Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE. — Voilà qui est bien.

**SCÈNE XVIII [ACTE III] — DORIMÈNE, DORANTE.**

DORIMÈNE. — Je ne sais pas, Dorante; je fais encore une étrange démarche de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE. — Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne?

DORIMÈNE. — Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion? J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivi. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et pied à pied vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me feriez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE. — Ma foi, madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès

aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur? DORIMÈNE.  
— Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des  
qualités pour vivre heureusement ensemble; et les deux plus  
raisonnables personnes du monde ont souvent peine à  
composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE. — Vous vous moquez, madame, de vous y  
figurer tant de difficultés; et l'expérience que vous avez faite  
ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE. — Enfin j'en reviens toujours là. Les dépenses  
que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons  
: l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais; et l'autre,  
que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites  
point que vous ne vous incommodiez; et je ne veux point  
cela.

DORANTE. — Ah! madame, ce sont des bagatelles, et ce  
n'est pas par là...

DORIMÈNE. — Je sais ce que je dis; et entre autres le  
diamant que vous m'avez forcé à prendre est d'un prix...

DORANTE. — Eh! madame, de grâce, ne faites point tant  
valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et  
souffrez... Voici le maître du logis.

**SCÈNE XIX. — M. JOURDAIN, DORIMÈNE,  
DORANTE.**

M. JOURDAIN, *après avoir fait deux révérences, se trouvant  
trop près de Dorimène.* - Un peu plus loin, madame.

DORIMÈNE. — Comment?

M. JOURDAIN. — Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE. — Quoi donc?

M. JOURDAIN. — Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE. — Madame, monsieur Jourdain sait son monde.

M. JOURDAIN. — Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et, si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE. — Monsieur Jourdain, en voilà assez; madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (*Bas à Dorimène.*) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE, *de même*. — Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE, *haut*. — Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN. — C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE. — Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE. — J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN. — Je n'ai rien fait encore, madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, *bas à M. Jourdain*. — Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante*. — Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE, *bas à M. Jourdain*. — Comment? gardez-vous-en bien. Cela serait vilain à vous; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. (*Haut.*) Monsieur Jourdain, madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE. — Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante*. — Que je vous suis obligé, monsieur, de lui parler ainsi pour moi!

DORANTE, *bas à M. Jourdain.* — J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante.* — Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE. — Il dit madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE. — C'est bien de la grâce qu'il me fait.

M. JOURDAIN. — Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...

DORANTE. — Songeons à manger.

**ScÈNE XX. — M. JOURDAIN, DORIMÈNE,  
DORANTE, UN LAQUAIS.**

LAQUAIS, *à M. Jourdain.* — Tout est prêt, monsieur.

DORANTE. — Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

*(Six cuisiniers qui ont préparé le festin dansent ensemble et font le troisième intermède; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.)*

**ACTE IV**

**ScÈNE PREMIÈRE — DORANTE, DORIMÈNE,  
MONSIEUR JOURDAIN, DEUX MUSICIENS, UNE  
MUSICIENNE, LAQUAIS.**

DORIMÈNE. — Comment, Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique!

M. JOURDAIN. — Vous vous moquez, madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.

*(Tous se mettent à table.)*

DORANTE. — Monsieur Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en était mêlé, tout serait dans les règles; il y aurait partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un pain de rive, à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant, d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande, de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et, pour son opéra d'une soupe à bouillon perlé soutenue d'un jeune gros dindon cantonné de pigeonneaux et couronné d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; et, comme monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE. — Je ne répons à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN. — Ah! que voilà de belles mains!

DORIMÈNE. — Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

M. JOURDAIN. — Moi, madame! Dieu me garde d'en vouloir parler : ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE. — Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN. — Vous avez trop de bonté...

DORANTE, après avoir fait signe à M. Jourdain. — Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain et à ces messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

DORIMÈNE. — C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régulée.

M. JOURDAIN. — Madame, ce n'est pas...

DORANTE. — Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

*(Les musiciens et la musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie.)*

#### PREMIÈRE CHANSON À BOIRE

*(1er et 2e musicien ensemble, un verre à la main.)*

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour;  
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!  
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,  
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour  
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,  
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,  
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!  
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,  
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits  
Entre lui, vous, et moi, jurons, jurons, ma belle,  
Une ardeur éternelle.

#### SECONDE CHANSON À BOIRE

*(2e et 3e musicien ensemble.)*

Buvons, chers amis, buvons.



Le temps qui fuit nous y convie;  
Profitons de la vie  
Autant que nous pouvons

Quand on a passé l'onde noire,  
Adieu le bon vin, nos amours;  
Dépêchons-nous de boire,  
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots  
Sur le vrai bonheur de la vie;  
Notre philosophie  
Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir et la gloire  
N'ôtent point les soucis fâcheux.  
Et ce n'est qu'à bien boire  
Que l'on peut être heureux.

*(Tous trois ensemble.)*

Sus, sus, du vin, partout versez, garçons, versez,  
Versez, versez toujours tant que l'on vous dise assez.

DORIMÈNE. — Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter,  
et cela est tout à fait beau.

M. JOURDAIN. — Je vois encore ici, madame, quelque  
chose de plus beau.

DORIMÈNE. — Ouais! monsieur Jourdain est galant plus  
que je ne pensais.

DORANTE. — Comment! madame, pour qui prenez-vous  
monsieur Jourdain?

M. JOURDAIN. — Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce  
que je dirais.

DORIMÈNE. — Encore!

DORANTE, à *Dorimène*. — Vous ne le connaissez pas.

M. JOURDAIN. — Elle me connaîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE. — Oh! je le quitte.

DORANTE. — Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que monsieur Jourdain, madame, mange tous les morceaux que vous touchez?

DORIMÈNE. — Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit...

M. JOURDAIN. — Si je pouvais ravir votre coeur, je serais...

**SCÈNE II [ACTE IV] — MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNE, LAQUAIS.**

MADAME JOURDAIN. — Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma soeur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE. — Que voulez-vous dire, madame Jourdain? et quelles fantaisies sont les vôtres de vous allez mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régale' à madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

M. JOURDAIN. — Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout ceci à madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN. — Ce sont des chansons que cela; je sais ce que je sais.

DORANTE. — Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire de lunettes, monsieur, et je vois assez clair; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grand'dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous de mettre de la dissension dans un ménage et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous. DORIMÈNE. - Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottises visions' de cette extravagante.

DORANTE, *suivant Dorimène qui sort.* — Madame, holà! madame, où courez-vous?

M. JOURDAIN. — Madame! monsieur le comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener.

**SCÈNE III [ACTE IV] — MADAME JOURDAIN,  
M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.**

M. JOURDAIN. — Ah! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

MADAME JOURDAIN. — Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN. — Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venu troubler. (*On ôte la table.*)

MADAME JOURDAIN, *sortant.* — Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN. — Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV [ACTE IV] — M. JOURDAIN, *seul*.

M. JOURDAIN. — Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE V [ACTE IV] — COVIELLE, *déguisé*, M. JOURDAIN, LAQUAIS.

COVIELLE. — Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous?

M. JOURDAIN. — Non, monsieur.

COVIELLE, *étendant la main à un pied de terre*. — Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN. — Moi?

COVIELLE. — Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN. — Pour me baiser?

COVIELLE. — Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père.

M. JOURDAIN. — De feu monsieur mon père?

COVIELLE. — Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN. — Comment dites-vous?

COVIELLE. — Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN. — Mon père?

COVIELLE. — Oui.

M. JOURDAIN. — Vous l'avez fort connu?

COVIELLE. — Assurément.

M. JOURDAIN. — Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE. — Sans doute.

M. JOURDAIN. — Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE. — Comment?

M. JOURDAIN. — Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE. — Lui, marchand! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux, et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN. — Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là que mon père était gentilhomme.

COVIELLE. — Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN. — Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE. — Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN. — Par tout le monde!

COVIELLE. — Oui.

M. JOURDAIN. — Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE. — Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la

meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN. — Quelle?

COVIELLE. — Vous savez que le fils du Grand Turc est ici?

M. JOURDAIN. — Moi? non.

COVIELLE. — Comment! Il a un train tout à fait magnifique tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. JOURDAIN. — Par ma foi, je ne savais pas cela.

COVIELLE. — Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille. M. JOURDAIN. — Le fils du Grand Turc? COVIELLE. — Oui, et il veut être votre gendre. M. JOURDAIN. - Mon gendre, le fils du Grand Turc?

COVIELLE. — Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulathl*. C'est-à-dire : « N'as-tu point vu une jeune belle personne qui est la fille de monsieur Jourdain, gentilhomme e parisien? »

M. JOURDAIN. — Le fils du Grand Turc dit cela de moi?

COVIELLE. — Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement et que j'avais vu votre fille : « Ah! me dit-il, *Marababa sahem* »; c'est-à-dire : « Ah! que je suis amoureux d'elle! »

M. JOURDAIN. - *Marababa sahem* veut dire : Ah! que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE. — Oui.

M. JOURDAIN. — Par ma foi, vous faites bien de me le dire, car, pour moi, je n'aurais jamais cru que ce *Marababa sahem* eût voulu dire : Ah! que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce turc!

COVIELLE. — Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-

vous bien ce que veut dire *Cacaracamouchen*?

M. JOURDAIN. - *Cacaracamouchen*? Non.

COVIELLE. — C'est-à-dire : Ma chère âme.

M. JOURDAIN. - *Cacaracamouchen* veut dire : Ma chère âme?

COVIELLE. — Oui.

M. JOURDAIN. — Voilà qui est merveilleux!  
*Cacaracamouchen*, ma chère âme : dirait-on jamais cela?  
Voilà qui me confond.

COVIELLE. — Enfin, pour achever mon ambassade, il vient.

#### SCÈNE VIII [ACTE IV] — DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE. — Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider céans' dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE. — Ah! ah! Covielle, qui t'aurait reconnu?  
Comme te voilà ajusté!

COVIELLE. — Vous voyez. Ah! ah!

DORANTE. — De quoi ris-tu?

COVIELLE. — D'une chose, monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE. — Comment?

COVIELLE. — Je vous le donnerais en bien des fois, monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE. — Je ne devine point le stratagème, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entre prends.

COVIELLE. — Je sais, monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE. — Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE. — Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

*(La cérémonie turque pour ennoblir le Bourgeois se fait en danse et en musique, et compose le quatrième intermède.)*

### LA CÉRÉMONIE TURQUE

LE MUFTI, TURCS, DERVIS, *chantant et dansant*,  
M. JOURDAIN, *vêtu à la turque, la tête rasée,*  
*sans turban et sans sabre.*

### PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

*Six Turcs entrent gravement, deux à deux, au son des instruments. Ils portent trois tapis, qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs chantant passent par-dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le Mufti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.*

*Les Turcs étendent les tapis par terre et se mettent dessus à genoux. Le Mufti et les Dervis restent debout au milieu d'eux; et pendant que le Mufti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces, sans proférer une seule parole, les Turcs assistants se prosternent jusqu'à terre, chantant Alli, lèvent les bras au ciel en chantant Alla; ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'évocation. Alors ils se relèvent tous chantant Alla [huwa] eckber (« Dieu est grand ») ; et deux Dervis vont chercher Monsieur Jourdain.*

*Texte*

*Traduction*

LE MUFTI, à Monsieur Jourdain

Se ti sabir,  
Ti respondir;  
Se non sabir,  
Tazir, tazir.  
Mi star  
Ti qui star, ti?

*Si toi savoir,  
Toi répondre;  
Si ne pas savoir,  
Te taire, te taire.  
mufti. Moi être mufti.  
Toi, qui être, toi?*



Non intendir?

*Pas entendre?  
Te taire, te taire.*

Tazir, Tazir.

*(Deux Dervis font retirer Monsieur Jourdain.)*

LE MUFTI

Dice, Turque, qui star quista?  
Anabatista? Anabatista?

*Dis, Turc, qui être celui-là?  
Anabaptiste ? Anabaptiste?*

LES TURCS

Ioc

*Non.*

LE MUFTI

Zuinglista?

*Zwinglien?*

LES TURCS

Ioc.

*Non.*

LE MUFTI

Coffita?

*Cophite?*

LES TURCS

Ioc.

*Non.*

LE MUFTI

Hussita? Morista? Fronista?

*Hussite? Maure? Phrontiste?*

LES TURCS

Ioc, ioc, ioc!

*Non, non, non!*

LE MUFTI

Ioc, ioc, ioc. Star Pagana?

*Non, non, non! Être païen?*

LES TURCS

Ioc.

*Non.*

LE MUFTI

Luterana?

*Luthérien?*

LES TURCS

Ioc.

*Non.*

LE MUFTI  
Puritana?

*Puritain?*

LES TURCS  
Ioc.

*Non.*

LE MUFTI  
Bramina? Moffina? Zurinal?

*Bramine? ... ? ... ?*

LES TURCS  
Ioc, ioc, ioc!

*Non, non, non!*

LE MUFTI  
Ioc, ioc, ioc! Mahametana?  
Mahametana?

*Non, non, non! Mahométan?  
Mahométan?*

LES TURCS  
Hi Valla. Hi Valla.

*Oui, par Dieu. Oui, par Dieu.*

LE MUFTI  
Como charnara? (bis)

*Comment s'appelle-t-il? (bis)*

LES TURCS  
Giourdina. (bis)

*Jourdain. (bis)*

LE MUFTI, *sautant et regardant de coté et d'autre.*  
Giourdina? (ter)

*Jourdain? (ter)*

LES TURCS  
Giourdina? (ter)

*Jourdain ? (ter)*

LE MUFTI  
Mahometa, per Giourdina,  
Mi pregar sera e matina.  
Voler far un paladina  
De Giourdina, de Giourdina.  
Dar turbanta é dar scarcina,  
Con galera e brigantina,  
Per deffender Palestina.  
Maharneta, per Giourdina  
Mi pregar sera e matina.  
(Aux Turcs)  
Star bon Turca, Giourdina?

*Mahomet, pour Jourdain,  
Moi prier soir et matin.  
Vouloir faire un paladin  
De Jourdain, de Jourdain.  
Donner turban et donner sabre,  
Avec galère et brigantine,  
Pour défendre la Palestine.  
Mahomet, pour Jourdain  
Moi prier soir et matin.  
Est-il -bon Turc, Jourdain?*

LES TURCS

*par Dieu. Oui, par Dieu!*

Hi Valia; Hi Valla!Oui,

LE MUFTI, *chantant et dansant.*

Ha, la, ba, ba, la, chou,

ba, la, ba, ba, la, da.

*(On peut comprendre Dieu,...*

*...mon père, mon père, Dieu.)*

LES TURCS

Ha, la, ba, ba, la, chou, ba, la, ba, ba,

la, da.

#### DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

*Le Mufti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran et qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.*

*Les deux autres Dervis amènent le Bourgeois, qui est tout épouvanté de cette cérémonie, et le font mettre à genoux, les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, serve de pupitre au Mufti. Le Mufti fait une seconde invocation burlesque, fronçant les sourcils et ouvrant la bouche, sans dire mot; puis parlant avec véhémence, tantôt radoucissant sa voix, tantôt la poussant d'un enthousiasme à faire trembler, se tenant les côtes avec les mains comme pour faire sortir les paroles, frappant de temps en temps sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation. Après quoi, en levant les bras au ciel, le Mufti crie à haute voix: Hou!*

*Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistants s'inclinent trois fois et trois fois se relèvent, en chantant aussi : Hou, hou, hou.*

M. JOURDAIN, *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.*

Ouf!

LE MUFTI, *à Monsieur Jourdain.*

Ti non star furba?

*Toi, n'être pas fourbe?*

LES TURCS

No, no, no!

*Non, non, non!*

LE MUFTI  
Non star forfanta? *N'être pas imposteur?*

LES TURCS  
No, no, no! *Non, non, non!*

LE MUFTI  
Donar turbanta. *(bis)* *Donner turban. (bis)*

LES TURCS  
Ti non star furba? *Toi, n'être pas fourbe?*  
No, no, no. *Non, non, non!*  
Non star forfanta? *N'être pas imposteur?*  
No, no, no. *Non, non, non!*  
Donar turbanta. *(bis)* *Donner turban. (bis)*

#### TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET

*Les Turcs, dansant et chantant, mettent le turban sur la tête de Monsieur Jourdain au son des instruments.*

LE MUFTI, *donnant le sabre à Monsieur Jourdain.*  
Ti star nobile, non star *Toi être noble, ce n'est pas*  
fabbola. *une fable.*  
Pigliar schiabbola. *Prends le sabre.*

LES TURCS, *mettant tous le sabre à la main, reprennent ces paroles.*

#### QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET

*Les Turcs, dansant, donnent en cadence plusieurs coups de sabre à Monsieur Jourdain.*

LE MUFTI  
Dara, dara. *Donnez, donnez.*  
Bastonnara. *(ter)* *Bastonnade. (ter)*

LES TURCS *reprennent ces paroles.*

## CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET

*Les Turcs, dansant, donnent à Monsieur Jourdain des coups de bâton en cadence.*

LE MUFTI

Non tener honta;

Questa star l'ultima affronta.

*N'avoir pas honte?*

*Ceci être le dernier affront.*

*Le Mufti commence une troisième invocation. Les Dervis le soutiennent par-dessous le bras avec respect; après quoi les Turcs chantant et dansant, sautant autour du Mufti, se retirent avec lui et emmènent Monsieur Jourdain.*

## ACTE V

### SCÈNE PREMIÈRE — MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN.

MADAME JOURDAIN. — Ah! mon Dieu! miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un momon que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN. — Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi!*

MADAME JOURDAIN. — Comment donc?

M. JOURDAIN. — Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi*?

M. JOURDAIN. — *Mamamouchi*, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN. — Quelle bête est-ce là?

M. JOURDAIN. — *Mamamouchi*, c'est-à-dire, en notre langue, paladin.

MADAME JOURDAIN. — Baladin! Êtes-vous en âge de danser des ballets?

M. JOURDAIN. — Quelle ignorante! Je dis paladin; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MADAME JOURDAIN. — Quelle cérémonie donc?

M. JOURDAIN. — *Mahametta per Jordinal.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que cela veut dire?

M. JOURDAIN. — *Jordina*, c'est-à-dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN. — Hé bien quoi, Jourdain?

M. JOURDAIN. — *Voler far un paladina dé Jordina.*

MADAME JOURDAIN. — Con lment?

M. JOURDAIN. — *Dar turbanta con galera.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce à dire cela?

M. JOURDAIN. — *Per deffender Palestina.*

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous donc dire?

M. JOURDAIN. — *Dara, dara, bastonnara.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

M. JOURDAIN. — *Non tener honta, questa star Pultima affronta.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

M. JOURDAIN, *danse et chante.* — Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.  
(*Il tombe par terre.*)

MADAME JOURDAIN. — Hélas! mon Dieu, mon mari est devenu fou. M. JOURDAIN, *Se relevant et sortant.* — *Paix*, insolente! portez respect à monsieur le *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN, *seule.* — *Où* est-ce qu'il a donc perdu l'esprit? Courons l'empêcher de sortir. (*Apercevant Dorimène et Dorante.*) Ah! ah! voici justement le reste de notre écu! Je ne vois que chagrin de tous les côtés.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE II [ACTE V] — DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE. — Oui, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là; et puis, madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE. — J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE. — Outre cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE. — J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE. — Ah! madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution?

DORIMÈNE. — Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; et sans cela je vois bien qu'avant qu'il fût peu vous n'auriez pas un sou.

DORANTE. — Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon coeur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE [ACTE V] — J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme : la figure' en est admirable.

### SCÈNE III [ACTE V] — M. JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE. — Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouis avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

M. JOURDAIN, *après avoir fait les révérences à la turque*. — Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions .

DORIMÈNE. — J'ai été bien aise d'être des premières, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN. — Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici, pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE. — Cela n'est rien; j'excuse en elle un pareil mouvement : votre coeur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN. — La possession de mon coeur est une chose qui vous est tout acquise.

DORANTE. — Vous voyez, madame, que monsieur Jourdain n'est pas de ces

gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connaître encore ses amis.

DORIMÈNE. — C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE. — Où est donc son Altesse Turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN. — Le voilà qui vient, et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

**SCÈNE IV [ACTE V] — CLÉONTE, *habillé en turc*, COVIELLE, M. JOURDAIN, ETC.**

DORANTE, à *Cléonte*. — Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

M. JOURDAIN. — Où est le truchement pour lui dire qui vous êtes et lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra; et il parle turc à merveille. Holà! où diantre est-il allé? (*A Cléonte.*) *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore*; et, madame, une *granda dama, granda dama.* (*Voyant qu'il ne se fait point entendre.*) *Ah!* (*A Cléonte, montrant Dorante.*) Lui monsieur, lui *Mamamouchi* français et madame, *Mamamouchie* française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon! voici l'interprète.

**SCÈNE V [ACTE V] — M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, CLÉONTE, *en turc*, COVIELLE, *déguisé*.**

M. JOURDAIN. — Où-allez-vous donc? Nous ne saurions rien dire sans vous. (*Montrant Cléonte.*) Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité qui lui viennent faire la révérence comme mes amis, et l'assurer de leurs services. (*A Dorimène et à Dorante.*) *Vous allez voir comme il va répondre.*

COVIELLE. — *Alabala crociam acci boram alabamen.*

CLÉONU. — *Catalequi tubal ourin soter amalouchan.*

M. JOURDAIN, à *Dorimène et à Dorante*. — Voyez-vous?

COVIELLE. — Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN. — Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc!

DORANTE. — Cela est admirable.



**SCÈNE VI [ACTE V] — LUCILE, M. JOURDAIN, DORANTE,  
DORIMÈNE, CLÉONTE, COVIELLE.**

M. JOURDAIN. — Venez, ma fille; approchez-vous, et venez donner votre main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE. — Comment! mon père, comme vous voilà fait! Est-ce une comédie que vous jouez?

M. JOURDAIN. — Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter.  
*(Montrant Cléonte.)* Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE. — A moi, mon père?

M. JOURDAIN. — Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâces au ciel de votre bonheur.

LUCILE. — Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN. — Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE. — Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN. — Ah! que de bruit! Allons, vous dis-je. Ça, votre main.

LUCILE. — Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités que de... *(Reconnaissant Cléonte.)* Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. JOURDAIN. — Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante.

**SCÈNE VII [ACTE V] — MADAME JOURDAIN,  
MONSIEUR JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE,  
DORANTE, DORIMÈNE, COVIELLE.**

MADAME JOURDAIN. — Comment donc? qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant'?

M. JOURDAIN. — Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN. — C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire

avec cet assemblage?

M. JOURDAIN. — Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN. — Avec le fils du Grand Turc?

M. JOURDAIN, *montrant Covielle*. — Oui. Faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire de truchement, et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. JOURDAIN. — Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE. — Comment! madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre?

MADAME JOURDAIN. — Mon Dieu, monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE. — C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN. — Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE. — C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN. — Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE. — Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN. — Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE. — Sans doute.

MADAME JOURDAIN. — Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE. — Que ne fait-on pas pour être grand'dame?

MADAME JOURDAIN. — Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN. — Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN. — Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN. — Ah! que de bruit!

LUCILE. — Ma mère!

MADAME JOURDAIN. — Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN, *à Mme Jourdain*. — Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

MADAME JOURDAIN. — Oui, elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE, *à Mme Jourdain*. — Madame!

MADAME JOURDAIN. — Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE. — Un mot.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, *à M. Jourdain*. — Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN. — Je n'y consentirai point.

COVIELLE. — Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN. — Non.

M. JOURDAIN, *à Mme Jourdain*. — Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN. — Non, je ne veux pas écouter.

M. JOURDAIN. — Il vous dira...

MADAME JOURDAIN. — Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN. — Voilà une grande obstination de femme! Cela vous fera-t-il mal de l'entendre?

COVIELLE. — Ne faites que m'écouter, vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN. — Hé bien, quoi?

COVIELLE, *à part, à Mme Jourdain*. — Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc?

MADAME JOURDAIN, *bas à Covielle*. — Ah! ah!

COVIELLE, *bas à Mme Jourdain*. — Et moi, Covielle, qui suis le truchement.

MADAME JOURDAIN, *bas à Covielle*. — Ah! comme cela je me rends.

COVIELLE, *bas à Mme Jourdain*. — Ne faites pas semblant de rien.

MADAME JOURDAIN, *haut*. — *Oui*, voilà qui est fait, je consens au mariage.

M. JOURDAIN. — Ah! voilà tout le monde raisonnable. (*A Mme Jourdain.*) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN. — Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis

satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

DORANTE. — C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, madame et moi.

MADAME JOURDAIN. — Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN, *bas à Dorante*. — C'est pour lui faire accroire?

DORANTE, *bas à M. Jourdain*. — Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN, *bas*. — Bon, bon! (*Haut.*) Qu'on aille vite quérir le notaire.

DORANTE. — Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

M. JOURDAIN. — C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN. — Et Nicole?

M. JOURDAIN. — Je la donne au truchement; et ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE. — Monsieur, je vous remercie. (*A part.*) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

*(La comédie finit par un ballet qui avait été préparé.)*

### BALLET DES NATIONS

#### PREMIÈRE ENTRÉE

*Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes qui crient en musique pour en avoir, et par trois importuns qu'il trouve toujours sur ses pas.*

DIALOGUE DES GENS *qui, en musique, demandent des livres.*

TOUS

A moi, monsieur, à moi, de grâce, à moi, monsieur

Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

HOMME DU BEL AIR

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.

Quelques livres ici; les dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR

Holà, monsieur! Monsieur, ayez la charité

D'en jeter de notre côté.

FEMME DU BEL AIR

Mon Dieu, qu'aux personnes bien faites

On sait peu rendre honneur céans!

AUTRE FEMME DU BEL AIR  
Ils n'ont des livres et des bancs  
Que pour mesdames les grisettes.

GASCON  
Aho! l'homme aux livres, qu'on m'en vaille.  
J'ay déjà le poumon usé ;  
Bous voyez qué chacun mé raille,  
Et je suis escandafisé  
De boir ès mains de la canaille  
Ce qui m'est par bous refusé.

AUTRE GASCON  
Eh! cadédis, monseu, boyez qui l'on put être;  
Un libret, je bous prie, au varon d'Asbarat.  
Jé pensé, mordi! que le fat

N'a pas l'honneur dé mé connaître.

LE SUISSE  
Mon'siur le donneur de papier,  
Que veul dire sti façon de fifre?  
Moi l'écorchair tout mon gosieir à crier,  
Sans que je pouvre afoir ein lifre;  
Pardi, mon foi, Mon'siur, je pense fous l'être ifre.

*Le donneur de livres, fatigué par les importuns qu'il trouve toujours sur ses pas, se retire en colère.*

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD  
De tout ceci, franc et net,  
Je suis mal satisfait;  
Et cela sans doute est laid  
Que notre fille,  
Si bien faite et si gentille,  
De tant d'amoureux l'objet,  
N'ait pas à son souhait  
Un livre de ballet,  
Pour lire le sujet  
Du divertissement qu'on fait,  
Et que toute notre famille  
Si proprement s'habille,  
Pour être placée au sommet  
De la salle, où l'on met  
Les gens de Lantriguet  
De tout ceci, franc et net,  
Je suis mal satisfait,  
Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE  
Il est vrai que c'est une honte,  
Le sang au visage me monte,  
Et ce jeteur de vers qui manque au capital,  
L'entend fort mal;  
C'est un brutal,

Un vrai cheval  
Franc animal,  
De faire si peu de compte  
D'une fille qui fait l'ornement principal  
Du quartier du Palais-Royal,  
Et que ces jours passés un comte  
Fut prendre la première au bal.  
Il l'entend mal,  
C'est un brutal,  
Un vrai cheval,  
Franc animal.

#### HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR

Ah! quel bruit!  
Quel fracas!  
Quel chaos!  
Quelle confusion! Quel mélange!  
Quelle cohue étrange!  
Quel désordre!  
Quel embarras!  
On y sèche.  
L'on n'y tient pas.

#### GASCON

Bentre! je suis à vout.

#### AUTRE GASCON

J'enragé, Diou mé damne.

#### SUISSE

Ah! que l'y faire saif dans sti sal de cians.

#### GASCON

Jé murs.

#### AUTRE GASCON

Jé perds la tramontane.

#### SUISSE

Mon foi, moi, je foudrais être hors de dedans.

#### VIEUX BOURGEOIS BABILLARD

Allons, m'amie,  
Suivez mes pas,  
Je vous en prie.  
Et ne me quittez pas,  
On fait de nous trop peu de cas,  
Et je suis las  
De ce tracas  
Tout ce fatras,  
Cet embarras,  
Me pèse par trop sur les bras.  
S'il me prend jamais envie  
De retourner de ma vie  
A ballet ni comédie,  
Je veux bien qu'on m'estropie.

Allons, m'amie,  
Suivez mes pas,  
Je vous en prie,  
Et ne me quittez pas,  
On fait de nous trop peu de cas.

#### VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Allons, mon mignon, mon fils,  
Regagnons notre logis,  
Et sortons de ce taudis  
Où l'on ne peut être assis;  
Ils seront bien ébaubis  
Quand ils nous verront partis.  
Trop de confusion règne dans cette salle,  
Et j'aimerais mieux être au milieu de la halle;  
Si jamais je reviens à semblable régale,  
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.  
Allons, mon mignon, mon fils,  
Regagnons notre logis,  
Et sortons de ce taudis  
Où l'on ne peut être assis.

#### TOUS

A moi, monsieur, à moi, de grâce, à moi, monsieur,  
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

#### DEUXIÈME ENTRÉE

*Les trois importuns dansent.*

#### TROISIÈME ENTRÉE

*Trois Espagnols chantent.*

#### PREMIER ESPAGNOL, *chantant.*

##### *Texte*

Sé que me muero de amor,  
solicito el dolor.  
un muriendo de querer  
De tan buen ayre adolezco,  
Que es mas de lo que padezco  
Lo que quiero padecer,  
no pudiento exceder  
mi deseo el rigor.  
Sé que me muero de amor  
Y solicito, el dolor.

##### *Traduction*

*Je sais que je meurs d'amour,  
Et je recherche la douleur.  
Quoique mourant de désir,  
Je dépéris de si bon air  
Que ce que je désire souffrir,  
Est plus que ce que je souffre;  
Et la rigueur de mon mal  
Ne peut excéder mon désir.  
Je sais que je meurs d'amour,  
Et je recherche la douleur.*

Lisonxeame la suerte  
Con piedad tan advertida,  
Que me assegura la vida  
En el riesgo de la muerte.  
Vivir de su golpe fuerte  
Es de mi salud primor,  
Sé que me muero de arnor,  
Y solicito el dolor.

*Le sort me flatte  
Avec une pitié si attentive  
Qu'il m'assure la vie  
Dans le danger et dans la mort.  
Vivre d'un coup si fort  
Est le prodige de mon salut.  
Je sais que je meurs d'amour,  
Et je recherche la douleur.*

*Danse de six Espagnols, après laquelle deux autres Espagnols dansent encore ensemble.*

PREMIER ESPAGNOL, *chantant.*

Ay! que locura, con tanto rigor  
Quexarce de Amor,  
Del nino bonito  
Que todo es dulçura  
Ay! que locura!  
Ay! que locura!

*Ah! Quelle folle de se plaindre  
Si fort de l'Amour;  
De l'enfant gentil  
Qui est la douceur même!  
Ah! Quelle folie!  
Ah! Quelle folie!*

DEUXIÈME ESPAGNOL, *chantant*

El dolor solicita,  
El que al dolor se da,  
nadie de amor muere  
Sino quien no save amar.

*La douleur tourmente  
Celui qui s'abandonne à la  
douleur  
Et personne ne meurt d'amour,  
Si ce n'est celui qui ne sait pas  
aimer*

PREMIER ET DEUXIÈME ESPAGNOLS, *chantant.*

Duelce muerte es el amor  
Con correspondencia igual,  
Y si esta gozamos hoy  
Porque la quieres turbar?

*L'amour est une douce mort,  
Quand on est payé de retour;  
Et nous en jouissons aujourd'hui,  
Pourquoi la veux-tu troubler?*

PREMIER ESPAGNOL, *chantant.*

Alegrese enamorado  
Y tome mi parecer, Et  
Que en esto de querer  
Todo es hallar el vado.

*Que l'amant se réjouisse  
adopte mon avis;  
Car, lorsqu'on désire,  
Tout est de trouver le moyen.*

TOUS TROIS ENSEMBLE

Vaya, vaya de fiestas!  
Vaya de vayle!  
Alegria, alegria, alegria!  
Que esto de dolor es fantasia!

*Allons! Allons! Des fêtes!  
Allons! De la danse!  
Gai, gai, gai!  
La douleur n'est qu'imagination!*



## TROISIEME ENTRÉE

### ITALIENS

UNE MUSICIENNE ITALIENNE *fait le premier récit dont voici les paroles.*

Di rigori armata il seno	<i>Ayant armé mon sein de rigueurs,</i>
Contro Amor mi ribellai,	<i>En un clin d'oeil je me révoltai</i>
Ma fui vinta in un baleno	<i>contre l'Amour;</i>
In mirar due vaghi rai.	<i>Mais je fus vaincue</i>
Ahi! che resiste puoco	<i>En regardant deux beaux yeux.</i>
Cor di gelo a stral di fuoco!	<i>Ah! Qu'un coeur de glace</i>
Ma si caro è 'l mio tormento,	<i>Résiste peu à une flèche de feu.</i>
Dolce è si la piaga mia,	<i>Cependant mon tourment m'est si</i>
Ch' il penare è 'l mio contento,	<i>cher,</i>
E 'l sanarmi è tirannia.	<i>Et ma plaie m'est si douce,</i>
Ahi! che più giova e piace	<i>Que ma peine fait mon bonheur,</i>
Quanto amor è più vivace!	<i>Et que me guérirserait une</i>
	<i>tyrannie.</i>
	<i>Ah! Plus l'amour est vif.</i>
	<i>Plus il y a de joie et de plaisir.</i>

*Après l'air que la musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins et un Arlequin représentent une nuit à la manière des comédiens italiens, en cadence.*

Un musicien italien se joint à la musicienne italienne et chante avec elle les paroles qui suivent.

### LE MUSICIEN ITALIEN

Bel tempo che vola	<i>Le beau temps qui s'envole</i>
Rapisce il contento;	<i>Emporte le plaisir;</i>
D'Amor ne la scola	<i>A l'école d'Amour</i>
Si coglie il momento.	<i>On apprend à profiter du</i>
	<i>moment.</i>

### LA MUSICIENNE

Insin che florida  
Ride l'età  
Che pur tropp' horrida

*Tant que rit l'âge fleuri,  
Qui trop promptement, hélas!  
S'éloigne de nous.*

TOUS DEUX  
Sù cantiamo,  
Sù godiaro,  
Ne' bei di di gioventù  
Perduto ben non si racquista più.

*Chantons,  
Jouissons,  
Dans les beaux jours de la  
jeu[nesse.  
Un bien perdu ne se recouvre  
plus.*

LE MUSICIEN  
Pupilla che vaga  
Mill' alm incatena,  
Fà dolce la piaga,  
Felice la pena.

*Un bel oeil  
Enchaîne mille coeurs;  
Ses blessures sont douces,  
Le mal qu'il cause Est un  
bonheur.*

LA MUSICIENNE

Ma poiche frigida  
Lingue Petà  
Più l'alma rigida  
Fiamme non hà.

*Mais quand languit  
L'âge glacé,  
L'âme engourdie  
N'a plus de feux.*

TOUS DEUX  
Sù cantiamo,  
Sù godiamo,  
Ne' bei di di gioventù  
Perduto ben non si racquista più.

*Chantons,  
Jouissons  
Dans les beaux jours de la  
jeu[nesse :  
Un bien perdu ne se recouvre  
plus.*

*Après le dialogue italien, les Scaramouches et Trivelins dansent une  
réjouissance.*

CINQUIÈME ENTRÉE

FRANÇAIS

*Deux musiciens poitevins dansent et chantent les paroles qui suivent.*

PREMIER MENUET

PREMIER MUSICIEN

Ah! qu'il fait beau dans ces bocages!  
Ah! que le ciel donne un beau jour!

AUTRE MUSICIEN

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,  
Chante aux échos son doux retour. Ce beau séjour,  
Ces doux ramages,  
Ce beau séjour,  
Nous invite à l'amour.

*DEUXIÈME MENUET*

TOUS DEUX ENSEMBLE

Vois ma Climène,  
Vois, sous ce chêne  
S'entrebaiser ces oiseaux amoureux.  
Ils n'ont rien dans leurs vœux  
Qui les gêne,  
De leurs doux feux  
Leur âme est pleine.  
Qu'ils sont heureux!  
Nous pouvons tous deux,  
Si tu le veux,  
Être comme eux.

*Six autres Français viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.*

SIXIÈME

ENTRÉE

*Tout cela finit par le mélange des trois nations et les applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent :*

Quels spectacles charmants, quels plaisirs goûtons-nous!  
Les dieux mêmes, les dieux n'en ont point de plus doux.

***FIN***

© 1999 [PLEIADE](#), Peter Martinson